

ce petit temple sur une petite colline, où les Hellènes ont résumé leur Idéal : presque pas de matière, et de l'Esprit de quoi l'animer toute, jusqu'au moindre atome, avec de la mesure et de l'harmonie. Mais c'est l'obscur et violente poésie du monde moderne, qui vous donne un frisson tragique, tant il tient d'humanité volontaire et forcée dans un horizon comme celui de ce matin, — et il est le même tous les jours!...

II

PREMIÈRE SEMAINE

Je viens de passer une semaine à New-York, sans presque voir aucune des personnes pour qui j'apporte des mots d'introduction. Elles sont toutes, durant ces brûlantes chaleurs d'un mois d'août aussi étouffant que celui de Madrid, à la campagne, au bord de la mer, en Europe. Moi-même je me prépare à partir pour Newport, le Deauville de l'Amérique, afin d'y voir de près la Société. J'ai donc eu le loisir, durant ces quelque huit jours, de courir la ville en simple touriste et d'en recevoir une première impression, — un premier choc, comme me disait l'aimable professeur Charles N*** de Cambridge, qui m'engageait à intituler ce livre de voyage *American shocks*, pour faire contraste aux *Sensations d'Italie*. Je voudrais transcrire ici le journal de cette semaine, non que je m'exagère l'importance et l'intérêt de ces toutes superficielles expériences d'hôtel et de rue. Elles n'autorisent aucune conclusion générale. Pourtant elles ont leur valeur. C'est comme un sursaut d'exotisme qu'un séjour plus prolongé atténuera, qu'il abolira, pour le remplacer par des

remarques plus justifiées, moins exactes peut-être. Car ces perceptions presque animales de la différence d'atmosphère entre le pays d'où nous venons et celui où nous arrivons ne nous trompent que si nous les interprétons. Déjà j'entrevois à leur terme quelques hypothèses très générales. Il est probable que ces hypothèses sont très incomplètes et que j'en changerai plusieurs fois avant de quitter ce continent. Fixons du moins les surprises de la première heure avant qu'elles ne s'effacent, quand ce ne serait qu'à titre de document.

Samedi. — Henry J*** m'avait dit à Londres quand nous nous sommes quittés : « J'attends votre impression du quai de bois de New-York. Vous voudrez revenir par le premier paquebot comme a fait C***. » Ce dernier est un jeune Français d'une rare distinction d'esprit qui a prétendu, lui aussi, faire dans le Nouveau-Monde une cure d'activité et de démocratie. Il a débarqué sur le quai de bois, comme j'y ai débarqué. Il a gagné un hôtel quelconque comme je viens d'en gagner un, porté ses lettres de recommandation comme je porterai les miennes. Cinq jours après, il remontait sur un vaisseau en partance pour l'Europe. « Je n'ai pas pu supporter le coup... » fut sa seule réponse à la surprise de ses parents. Il est rude en effet, ce coup du débarquement, du moins pour un Français habitué à cet ordre administratif,

dont on maudit les lenteurs quand on les subit, dont on regrette les commodités dans ce heurt des foules Anglo-Saxonnes où la lutte pour la vie a déjà son humble et pénible symbole dans la lutte pour le bagage. Aussitôt le vapeur mis à quai, on descend dans un immense hangar encombré de gens qui vont et qui viennent en se bousculant et vous bousculant. Des policiers gigantesques, le ventre bedonnant sous le ceinturon, se tiennent dans cette foule comme des colonnes contre lesquelles elle va se briser. Des douaniers en uniforme déboutonné, parce qu'il fait chaud, une chique enflant leur joue, souillent de longs jets de salive brune la place qui attend les malles, et, ces malles à peine arrivées et renversées, c'est autour d'elles une poussée des entrepreneurs d'express qui offrent leurs chèques, tandis que des charpentiers, avec des varlopes et des marteaux, déclouent, reclouent les caisses, que des bras d'employés plongent dans les casiers ouverts, tournant, retournant du linge et des robes avec des brutalités de gens pressés. Puis, ces malles sitôt refermées et chéquées, des portefaix les saisissent. Ils les précipitent le long d'une pente en bois dans l'étage inférieur, au risque de les briser, et une âcre, une écœurante odeur de suee humaine pèse sur cette bagarre retentissante. Voilà l'entrée dans la grande ville Américaine. C'est brutal et rapide comme une passe de boxe. Des petits hommes aux yeux aigus courent à travers la mêlée des gens et des colis, qui vous happent au

passage. Ce sont des reporters en quête d'interview. Je vois le dentiste du bateau se débattre contre l'un d'entre eux qui l'interroge sur le choléra en Italie. Le landau délabré où je finis par monter me semble un paradis roulant au sortir de cette cohue, quoiqu'il chemine sur un pavé de bois cruellement entretenu, — premier signe des dilapidations de budget municipal, — et que ce quartier entre le port et la Cinquième Avenue, où se trouve l'hôtel, soit abominable de laid.

Des maisons rouges s'allongent indéfiniment par files, toutes pareilles, avec des fenêtres à guilotine et sans volets. D'autres maisons apparaissent, sales d'affiches, avec des bars dans leurs rez-de-chaussée ou bien des étalages de pauvres choses : fruits au rabais, grêles légumes. Sur le sol souillé traîne comme une boue gluante, moins pétrie de terre que de détrit. Pas un arbre devant ces maisons, pas un carré d'herbe, mais des rails à terre pour les tramways, des poteaux pour des fils de télégraphes, et presque tout de suite un long et double tunnel dressé sur des piliers de fonte. C'est la voie d'un chemin de fer aérien, ou « élevé », comme ils disent. Il y en a quatre qui desservent toute la longueur de la ville et qui transportent par an deux cents millions de passagers. Dans le peu de temps que la rue suit cette ligne, je compte les trains en marche : trois qui montent et trois qui redescendent. La formidable armature qui les soutient tremble sous le poids

et sous la vitesse. Quelle est la vie des habitants dont les fenêtres ouvrent sur cette continuelle fuite éperdue de locomotives et de wagons?... Le landau franchit deux rues plus paisibles et c'est pour tomber dans une avenue que sillonnent, lancés de même éperdument, des files de tramways à câble. Une chaîne sans fin court sous le sol, qui fait marcher ces lourdes voitures sur les rails où notre attelage trébuche. Leur mouvement automatique effrayerait comme un cauchemar, n'était qu'à l'avant un homme est debout. Ses doigts crispés manœuvrent les poignées de la pince qui tour à tour mord ou abandonne la chaîne invisible, à travers une longue fissure, tracée elle-même comme un troisième rail entre les deux autres. Il y en a tant, de ces *cable-cars*, ils vont si vite, ils encombrant l'avenue d'une masse si compacte que les voitures à chevaux ont à peine la place de cheminer. Aussi se font-elles si rares que la physiologie de la rue ne rappelle aucun coin d'aucune ville d'Europe. Plus de ces fiacres qui sont la gouaillerie des rues de Paris, de ces *hansoms* qui sont la joliesse de celles de Londres, de ces *botte* qui courent dans Rome au trot si leste de leurs chevaux. On a du coup l'évidence que cette fantaisie bourgeoise, le petit véhicule particulier de louage, n'a pas de place ici. Si l'on est un travailleur ou un homme d'affaires, on a le chemin de fer ou le *car* qui vont plus vite que les meilleurs chevaux. Si l'on n'est ni l'un ni l'autre, on est riche et on a sa voiture.

Une place avec des arbres et du gazon, que domine un clocher pareil à la Giralda de Séville, — c'est *Madison Square* et le point où le commerçant Broadway croise cette élégante Cinquième Avenue qui s'étend, interminable, sans tramway à câble du moins et sans chemin de fer élevé. Au sommet de la tour se dresse la silhouette d'une statue. Je reconnais la Diane du sculpteur Saint-Gaudens, dont j'ai vu des photographies. Le svelte corps de la déesse se détache en finesse sur l'air devenu bleu. C'est la première apparition de beauté que j'aurai eue depuis que j'ai mis le pied hors du bateau. Au-dessous de la Diane et le long de la tour, l'annonce d'une exposition de bicycles descend en énormes lettres de fer. Entre la noble création de l'artiste et l'immédiate réclame, le contraste est presque aussi grand qu'entre le New-York du travail que je viens de traverser et le New-York de la fortune où j'entre en ce moment. Cette absence totale de transitions a-t-elle une cause? Accuse-t-elle une absence totale de ce sens de l'harmonie que nous appelons — que nous appelions — le goût? Est-ce simplement que la ville ayant grandi trop vite sur un sol trop resserré, l'espace manque à sa poussée, comme il manque, paraît-il, aux affichages? Je résoudrai ces problèmes lorsque je n'aurai pas à m'installer dans un hôtel nouveau, et que je ne serai pas lassé par sept jours de mer. Un nègre en livrée, avec un masque souriant et des dents blanches où étincellent des morceaux d'or larges comme la moitié

d'un ongle, vient de m'ouvrir la porte de ma voiture. A peine ai-je eu le temps de parler au secrétaire qu'un autre nègre m'a ouvert la porte d'un ascenseur lequel est monté avec une vitesse vertigineuse le long des sept étages, — et voici qu'un troisième nègre entre dans ce salon où je suis en train de griffonner ces notes, pour m'apporter un broc d'eau filtrée que surplombe un morceau de glace presque aussi gros que sa tête. Je le vois avec stupeur qui, très offensé de ma distraction et attendant mes ordres, tire de sa poche une clef, prend celle d'un secrétaire, celle d'une porte, et il se met à jongler avec elles, pour attirer mon regard...

— « Que faites-vous là? » lui demandé-je.

— « Je croyais que vous aviez un télégramme à me donner, » me répond-il avec une familiarité dans la fourberie qui désarmerait un négrier. Je l'envoie chercher un journal qu'il me rapporte et qui est marqué trois *cents*. Il en demande dix et, pour s'excuser, il ajoute philosophiquement :

— « *You know, on the other side everything is cheaper...* Vous savez, tout est meilleur marché de l'autre côté de l'eau... »

Dimanche. — A la messe ce matin, dans une petite église à la hauteur de la trentième rue. C'est un des faits les plus connus et les plus commentés en France que la vitalité du catholicisme

aux États-Unis. Les noms des trois grands ouvriers de cette renaissance, le cardinal Gibbons, l'archevêque Ireland et Mgr Keane, nous sont aussi familiers qu'aux Américains eux-mêmes. En quoi consiste précisément cette vitalité? J'essaierai de le savoir un jour. En ce moment je ne saisis que la différence trop évidente entre nos églises à nous et celle-ci. Au dehors, et dans son enveloppe de pierre grise autour de laquelle frémit une vigne du Japon, elle est à peu près pareille aux hôtels du reste de l'avenue. Pour y entrer, il faut traverser une antichambre où chaque fidèle doit payer quinze *cents*, c'est-à-dire un peu plus de soixante-quinze centimes. Que feraient d'ailleurs les pauvres dans le vaste hall de bois vernissé qui sert de chapelle? Des coussins de cuir garnissent chaque banc. Pour fermer l'entrée de ces bancs des cordonnets de soie rouge sont accrochés à des agrafes de cuivre. Un tapis court partout. Les tableaux des murs sont housés parce que c'est l'été. J'ai l'impression d'une espèce de club de prière. Tout est battant neuf, cossu, confortable et pourtant religieux, car les assistants suivent l'office sans un chuchotement, sans une distraction. Par contraste, et en reconnaissant derrière les enveloppes de gaze verte la copie de quelques tableaux : une madone du passionné Andrea, une vierge du lucide Raphaël, la tragique Judith d'Allori, je pense soudain aux églises d'Italie, délabrées, malpropres, souillées de superstition, — et d'une telle beauté, parce qu'elles ont duré, et

que tout y remue le cœur de la profonde émotion du passé, d'un long passé! Mais les fidèles réunis dans cette église-ci ont l'édifice qui leur convient. Ce sont des hommes du présent, et pour qui leur religion n'est ni une rêverie, ni une nostalgie. Le sermon que le prêtre rattache à l'évangile du jour — l'épisode du bon Samaritain — révèle mieux encore cette étreinte serrée de la chose actuelle. Il parle de la descente de Jérusalem à Jéricho, avec les mêmes termes qui servent ici à désigner la descente du haut de la ville vers la Batterie. Il rappelle saint Paul et sa conversion, « comme il chevauchait près de *Damascus corner*. » Puis c'est des comparaisons où le mot dollar passe et repasse sans cesse : « Si vous avez gagné mille dollars... Si vous avez payé un objet cent dollars... » et son dur visage aux grands traits se fait amer, sa voix véhémence pour invectiver le clergé d'Europe « avec ses prélats qui veulent vivre comme des princes ». Tandis qu'il remue son bras, je vois l'ornement rouge qu'il a revêtu pour prêcher, briller, lui aussi, d'un éclat tout neuf qui s'harmonise à cette église, à ces bancs, à ce tapis, à ces gens, à ce sermon. Mais encore une fois, à quelle heure et où prient les pauvres?...

... En voiture par la cinquième avenue et à travers le *Central Park*, qui est comme le Bois de Boulogne de New-York, durant deux heures de l'après-midi. Quatre dollars, soit vingt et un francs pour une course qui, chez nous, vaudrait cent sous

et cinq shillings à Londres. Un de mes compagnons de bateau, qui m'a tout de suite inscrit à son club, avec cette admirable hospitalité propre aux pays Anglo-Saxons, et qui m'a conseillé cette promenade, me donne plusieurs raisons de cette cherté. La première, et la plus évidente, je l'ai déjà dite. Une voiture est un luxe et tout luxe se paye cher ici, tandis que le nécessaire y est à bon marché. C'est pour cela que l'Amérique reste le rêve de l'ouvrier et que tant de ses enrichis passent en Europe. Ils y ont ce même luxe et supérieur, à un prix cinq ou six fois moindre. La seconde raison, c'est que toute la corporation des cochers se tient, comme toutes les autres, d'une imbrisable étreinte de solidarité. D'ailleurs il est trop visible que l'argent ne doit plus avoir de valeur ici. Il y en a trop. L'interminable suite des habitations luxueuses qui bordent cette cinquième avenue proclame cette folle abondance. Plus de boutiques, sinon d'objets de luxe, quelques modistes, quelques marchands de tableaux, — dernière écume où vient mourir la vague de la marée d'affaires qui noie le reste de la ville, — mais des maisons toutes indépendantes, et dont chacune implique, étant donné le prix du terrain, un revenu que l'on n'ose supputer. De vastes constructions de place en place reproduisent des palais et des châteaux d'Europe. Je reconnais une gentilhommière française du seizième siècle. Une autre maison, rouge et blanche, rappelle le style du temps de Louis XIII. L'absence d'unité de cette architecture révèle assez

que c'est ici le pays de la volonté individuelle, comme l'absence de jardins et d'arbres autour de ces demeures somptueuses prouve la nouveauté de ces richesses et de cette ville. Cette avenue a été visiblement voulue et créée à coups de millions, dans une fièvre de spéculation sur les terrains qui n'a pas laissé la place à un pouce de sol inutile. Cette rapidité se manifeste aussi par l'absence presque totale de figures animées dans les sculptures dont se décorent les colonnades et les fenêtres de ces palais improvisés. Il faut du temps à l'artiste pour observer, pour suivre patiemment les formes de la vie, et si les Etats-Unis tout entiers ne s'étaient pas passés du temps, où en seraient-ils? Ils l'ont remplacé par des à-coups d'énergie. C'est de quoi triompher dans le monde industriel. Le monde des arts veut plus d'inconscience, une poussée de vie qui s'ignore, des alternances de paresse qui rêve et d'âpre exécution. Des années passeront avant que ces conditions ne soient possibles au bord de l'Hudson.

Le parc est-il, lui aussi, un produit hâtif et volontaire? En tout cas la virginale puissance du sol s'y épanouit en feuillages d'une opulence admirable. Il me semble — mais est-ce une vision juste? — qu'il y a comme une disproportion entre cette surcharge de feuilles et les branches elles-mêmes, comme si ces beaux arbres étaient de tronc plus élancé, de ramure plus nerveuse que les nôtres? Ont-ils, comme les maisons, poussé trop vite? — L'étendue de ce parc est énorme et on

demeure surpris quand, après avoir suivi des chemins étranglés sous la verdure, d'autres enroulés autour d'un lac, d'autres développés le long d'immenses prairies où paissent des moutons, on aperçoit, par-dessus les cimes vivantes des massifs, un train qui court, lancé à dix mètres en l'air sur une voie de métal rouge, et la ville qui recommence. Ce parc n'est qu'un jardin, qui coupe en deux une des avenues, la septième. Tout un peuple y circule par cette après-midi de dimanche, un véritable peuple de travailleurs au repos. Je n'ai pas rencontré deux victorias de maître dans ces allées qui foisonnent de voitures, mais ce sont des chars à bancs de famille où des femmes et des enfants s'empilent, des tilburys que leurs propriétaires conduisent eux-mêmes. Je remarque parmi ces voitures une espèce de carriole nouvelle pour moi : une caisse oblongue, avec un soufflet capable d'abriter au besoin deux personnes, disparaît presque entre quatre énormes roues d'une minceur effrayante; un cheval y est attelé qui va comme le vent, sans collier, libre dans un réseau de souples lanières. On dirait, à voir filer ces voitures, avec leur armature de métal si grande à la fois et si grêle, une course de gigantesques araignées affolées. Dans ces véhicules et sur le trottoir, des gens passent, mis solidement et sans élégance. Pas une blouse. Pas un haillon non plus qui trahisse la misère. Les hommes sont plutôt petits, maigres, et d'allure nerveuse. Les femmes petites aussi et sans grande beauté. Dans les toilettes de

ces dernières il y a un visible abus de couleurs voyantes et de façonnage. C'est comme un immense magasin de confection qui marche. D'ailleurs un air de santé sociale et de bonne humeur se respire dans cette foule que traversent de temps en temps des hommes de police à cheval. Ils ont aussi peu l'air de la surveiller qu'elle n'a elle-même l'air de mériter qu'on la surveille. Ce que je sens avec beaucoup de force, mais sans que je puisse donner de cette impression une raison positive, c'est que je suis terriblement loin, et dans un pays terriblement autre.

Lundi. — A quelle heure meurt-on ici ? A quelle heure aime-t-on ? A quelle heure pense-t-on ? A quelle heure est-on un homme enfin, rien qu'un homme, comme le criait le vieux Faust, et pas une machine à travail et à mouvement ? C'est la question que je me pose malgré moi après une journée dépensée à prendre des *cable-cars*, des *elevated*, — le *L*, pour emprunter l'abréviation New-Yorkaise, — des *cars électriques*, des bateaux-passeurs, afin de voir la ville. Les uns succèdent aux autres si rapidement, on est si vite transbordé d'un tramway dans un tramway, d'un train dans un train, que l'étranger, et qui n'est pas au ton, éprouve un ahurissement, un peu celui d'un paisible bourgeois jeté dans une pantomime de Hanlon-Lees. C'est là, entre parenthèses, l'origine

probable de cet art en Amérique. Les acrobates n'ont eu qu'à hâter, à presser, à exaspérer jusqu'à la frénésie cette fièvre d'aller qui a conduit les gens d'ici à cette invention singulière de faire marcher la rue. Car c'est cela, ces tramways à câble, ces chemins de fer à même les avenues, ces tramways électriques, c'est la rue qui marche, qui court. Vous manquez une de ces voitures, et déjà l'autre est là, comblée à ne pas laisser tomber un dollar par terre. Vous y montez pourtant, quitte à vous tenir debout, sur la plate-forme, dans l'intérieur, sur le marche-pied, et des gamins en haillons, hâves à faire peur, tout nerfs et tout énergie, trouvent le moyen de se hisser dans chacun de ces tramways entre deux rues, dans chacun de ces wagons entre deux stations du train, et ils crient le journal du jour, non, pas même, de l'heure, de la minute. Edison a commencé de la sorte, prétend la légende.

Que de visages j'ai rencontrés, dans l'affolement de cette course sans but, des milliers de visages, que je ne reverrai jamais plus ! Le caractère le plus frappant de ces innombrables masques est, pour moi, l'absence du regard. Le contraste est saisissant entre la bonhomie de l'omnibus « complet » de Paris, où tous les voisins s'observent, où pour un rien la conversation se lierait. Ici chaque prunelle semble fixée sur l'idée intérieure, sur *l'affaire*, quelle qu'elle soit, qui n'attend pas, et qui veut qu'aussitôt sortis du car ou du wagon, l'homme et la femme courent, qu'ils courent pour

y entrer, qu'ils courent pour monter l'escalier du chemin de fer et pour le descendre. M***, un de mes confrères et qui m'a servi aujourd'hui de guide, prétend qu'ils ne sont pas plus pressés qu'un Parisien quelconque. « S'ils vont si vite, c'est par habitude, par manie, par névropathie... Ils ont avec cela d'étranges paresse. Vous les verrez à l'hôtel, au restaurant, acheter un journal, et le payer trois sous de plus qu'il n'est marqué, par nonchalance d'aller le chercher dans la rue... » — J'entrevois la conciliation de cette négligence et de cette activité, en observant le peu de fini de ces cars eux-mêmes, l'à-peu-près de la tenue des gens. Mais c'est l'individu, cela, et aussitôt que l'on se heurte à des choses d'ensemble on éprouve de nouveau cette impression de la Babel qui a bien sa splendeur, et que j'ai subie très fortement — faut-il l'avouer ? — à propos d'un bâtiment destiné à des offices d'hommes d'affaires et d'un pont sur qui passaient des trains.

Le bâtiment s'appelle *l'Equitable*, du nom de la compagnie d'assurances qui l'a construit. C'est un gigantesque palais à façade de marbre qui se dresse presque à l'extrémité de *Wall Street*, la rue des milliards, et tout près du cimetière de Trinity Church, où repose, bercé par le tumulte effréné de la vie et le grincement du cable-car, l'imprimeur de la première gazette publiée à New-York, William Bradford. — Quel tombeau pour un journaliste ! — Les chiffres seuls peuvent donner

une idée, non pas exacte, mais approchante de cette ruhe humaine qui contient quinze cents locataires. M*** me dit que dix mille personnes par jour usent de l'ascenseur où nous nous engageons pour aller jusqu'au toit. Le bourdonnement de l'énorme bâtisse, le fourmillement des allées et venues, l'entre-croisement sans fin des corridors, toutes ces sensations additionnées se fondent dans une espèce de stupeur presque admirative, comme aussi devant la ville contemplée d'en haut. Elle s'étend à perte de regard, avec les deux rivières qui cernent son île, toute longue. A travers les innombrables fumées, l'œil distingue la netteté pratique de la construction, les larges avenues longitudinales coupées à angle droit par des rues qui distribuent les paquets de maisons en masses égales. Cette ville est connue aussitôt qu'elle est comprise. Le numéro de la rue, le mot *Est* et *Ouest*, à la suite, pour savoir si cette rue est à droite ou à gauche de la Cinquième Avenue, et, à dix mètres près, vous savez le chemin que vous avez à faire, tous les blocs étant pareils. Ce n'est même plus une ville au sens où nous entendons ce mot, nous qui avons grandi dans le charme des cités irrégulières, poussées comme des arbres, avec la lenteur, la variété, le pittoresque de la chose naturelle. C'est une table des matières, d'un genre unique, et qu'il s'agit de manier commodément. Vue d'ici, elle est si colossale, elle résume un si formidable amoncellement d'efforts humains que l'imagination en est dépassée. On croit rêver quand

on regarde, par delà les rivières, les deux autres villes, Jersey City et Brooklyn, étalées sur les rives. Cette dernière n'est qu'un faubourg et elle a neuf cent mille habitants.

Un pont réunit New-York à Brooklyn, suspendu sur un bras de mer. Même aperçu de loin, ce pont vous saisit comme un de ces cauchemars d'architecture ébauchés par Piranèse dans ses tragiques eaux-fortes. On voit des vaisseaux de haut bord passer sous lui, et ce signe indiscutable de sa hauteur déconcerte la pensée. Mais d'y marcher soi-même, de fouler ce monstrueux treillis de fer et d'acier tramé pendant seize cents pieds sur cent trente-cinq pieds d'abîme, de regarder les trains qui le suivent dans les deux sens, et ces paquebots-là, sous vos pieds à vous, tandis que des voitures vont et viennent et que les passants se pressent en foule hâtive, — c'est de quoi reconnaître dans l'ingénieur le grand artiste de notre époque, et de quoi donner raison à ces gens quand ils se targuent de leur audace, de ce *go-ahead* qui n'a jamais hésité. En même temps, on se demande de quel droit ils se prétendent un peuple jeune. Ils sont récents, et d'une nouveauté d'avènement si étonnante qu'on a peine à croire aux dates devant ces prodiges d'activité. Mais, récente ou jeune, cette civilisation est visiblement faite, ici du moins. J'ai l'impression, ce soir, que je viens de parcourir une cité qui est un achèvement et non pas un commencement. Cette vie n'est pas un essai, c'est une manière d'être, et qui a ses inconvénients

si elle a ses splendeurs. Car le *go-ahead*, l'infatigable *en avant* ne s'exerce pas seulement à propos des trains et des machines. Il me faut quitter ce journal pour répondre à quinze lettres d'autographes et à six demandes d'interview. Cet empressement me rendrait vaniteux, si je ne savais pas que n'importe quel voyageur dont la presse annonce l'arrivée et qui appartient d'une façon quelconque à la publicité, quand ce serait par un procès scandaleux, doit payer son tribut d'entrée, signer des centaines de fois son nom et dire bien haut ce qu'il pense de l'Amérique, — avant de l'avoir vue.

Mardi et mercredi. — Des courses d'affaires m'ont ramené du côté de l'*Equitable* et de la Batterie sans que mon impression ait fait que se renouveler et se redoubler. Le souci, non moins prosaïque, d'assurer un gîte agréable à un séjour d'hiver plus prolongé m'a conduit à examiner, au hasard de ces courses, plusieurs hôtels. De telles visites donnent des indications très superficielles. Cependant, par tout pays, l'hôtel a cette valeur documentaire qu'il répond à ce que l'homme de ce pays demande. Un entrepreneur d'une maison meublée ou d'un restaurant est à sa manière un psychologue dont le talent consiste à capter son client. Et de quelle manière, sinon en comprenant et en flattant ses goûts? Une simple auberge, du

moment qu'elle réussit, ressemble à l'imagination de ceux qui fréquentent là, et qui s'y plaisent, puisqu'ils y fréquentent. Dans la province Française, par exemple, les hôtels sont médiocrement tenus, avec des pots à eau tout petits dans de petites cuvettes; les meubles s'en vont en loques; les tapis sont râpés; mais la cuisine de la table d'hôte est presque toujours excellente et la cave savamment garnie. C'est bien le goût du bourgeois moyen de notre pays, habitué, par l'internat du collège et ensuite par la caserne, à se passer de confortable, ennemi né de toute grosse dépense inutile et dont l'économie fait durer les objets indéfiniment. Mais il est, par contre, fin de sensations, gourmet, connaisseur en vins; il aime à causer et il s'attarde volontiers à table, dans la cordialité du café et du pousse-café. De même en Italie, le grand palais dénudé qui sert si souvent de *locanda*, avec ses plafonds peints à fresque, ses murs garnis d'énormes tableaux, mal chauffé par une cheminée mal construite, avec des domestiques au frac délabré, intelligents et familiers, avec les fritures, le *risotto* et les *faschi* de vin naturel épars sur la table, convient si bien au voyageur de Toscane, de Romagne et de Vénétie! Pas un de ces traits dont la correspondance ne se retrouve chez cet homme, habitué à une existence pauvre dans quelque décor de magnificence, naturellement bonhomme avec ses inférieurs et peu difficile sur leur tenue, fils d'un pays où l'argent est rare, l'activité industrielle plus rare encore, et

où la parcimonie gouverne même la nourriture. De même encore l'hôtel Anglais, avec l'abondance de ses petits appartements, ses domestiques distants et actifs, son copieux déjeuner du matin, les grandes pièces rôties de son lunch froid et ses dîners servis à des tables séparées, révèle à lui seul tout le goût du home et du « quant à soi » qui fait le fond de dix-neuf Anglais sur vingt. Ils emploient un mot pour cela, dont ni les Français ni les Italiens n'ont la traduction, tant ils ont peu la chose, c'est la *privacy*, ce qu'un *gentleman* a le devoir de respecter dans la vie personnelle d'un autre *gentleman* et le droit de faire respecter dans sa propre vie. Même dans un caravansérail de passage ils trouvent le moyen que cette loi soit observée.

Ces images diverses et ces réflexions me poursuivent en franchissant le seuil des quelques hôtels de New-York que l'on m'a indiqués comme les plus récemment construits. Tous sont des édifices du genre de ceux que les gens de Chicago appellent des « écorcheurs de ciel » ou des « presseurs de nuages », — *sky-scrapers* et *cloud-pressers*. Un a dix étages, un autre douze, un autre quatorze. C'est d'abord un hall de marbre orné avec plus ou moins de splendeur, et sur lequel ouvrent un restaurant, un bar, d'autres magasins. Une main vous indique que le barbier est au sous-sol. Dans une cage des ascenseurs sont rangés, par quatre, par cinq et par six, prêts à partir avec une rapidité de dépêche électrique.

J'ai eu hier l'impression que les Américains font marcher la rue, j'ai aujourd'hui celle qu'ils font voler l'étage. Aussi ces hôtels, somptueux jusqu'à la folie, n'ont de tapis que dans les couloirs. Les escaliers, eux, montrent leur marbre nu où personne ne met le pied, sinon les domestiques, et par hasard. Ils ont leur ascenseur à eux. Et sur les murs de ces couloirs comme sur ceux des moindres chambres, ce ne sont qu'appareils fantastiques pour continuer ainsi sous toutes les formes cette course de l'étage, et vous donner, si vous vivez au quatorzième, la sensation d'être au premier. Sur une boîte de chaque corridor sont écrits ces mots : *United States Mail-Chute*. Je demande ce qu'ils signifient, et mon guide me montre un grand chemin de verre le long duquel une lettre jetée dans cette bouche descend et va d'elle-même tomber vers la boîte centrale que le facteur lève. Un disque mystérieux, où repose une aiguille et que couvrent des caractères imprimés, attire mon attention. Le même guide m'explique qu'en pressant un bouton le voyageur se fait apporter celui des objets sur le nom duquel il a fixé la pointe de cette aiguille. Je regarde cet étrange menu. J'y vois qu'on peut se procurer ainsi, dans les cinq minutes, toute la série des cocktails et des champagnes bruts, toute celle des journaux et des revues, une voiture à un ou à deux chevaux, un médecin, un barbier, des billets de chemin de fer, dix sortes de plats froids et chauds, des billets de théâtre. On s'étonne qu'on n'ait pas encore per-